

Philologie romane

Fabio Zinelli



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/7363>

DOI : 10.4000/11t4p

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2024

Pagination : 254-257

ISSN : 0292-0980

Référence électronique

Fabio Zinelli, « Philologie romane », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 155 | 2024, mis en ligne le 13 juin 2024, consulté le 20 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/7363> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11t4p>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

PHILOLOGIE ROMANE

Directeur d'études : M. Fabio ZINELLI

Programme de l'année 2022-2023 : I. *L'occitan médiéval comme langue de contact (textes et manuscrits)*. — II. *Le français « hors de France » : les manuscrits français d'Italie*.

Les conférences de l'année ont traité – en alternance toutes les semaines – deux sujets liés à deux domaines de recherche distincts.

La partie du séminaire consacrée à la langue d'oïl a porté sur la tradition manuscrite du *Livre dou Tresor* composé en France par le notaire florentin Brunetto Latini vers 1265. De cette encyclopédie en trois livres subsistent (selon le dernier recensement effectué lors du séminaire) quatre-vingt-dix-sept témoins entre manuscrits entiers et fragments. Il existe quatre éditions modernes de l'œuvre, toutes réalisées à partir de manuscrits différents et toutes utiles à des degrés divers. Le point de départ de toute recherche sur la tradition du *Tresor* est un article de Pietro Beltrami (1988) où est démontrée l'existence d'un archétype commun à tous les témoins de l'œuvre. Il est ainsi difficile de croire à la réalité de deux versions différentes de l'œuvre comme l'avait fait Carmody (1948) qui avait divisé la tradition de l'encyclopédie en deux formes textuelles principales dues à l'auteur et distinctes l'une de l'autre par l'absence ou la présence d'une mise à jour des chapitres consacrées à l'histoire contemporaine (notamment par l'ajout d'un récit concernant la campagne italienne de Charles d'Anjou). Si Carmody avait raison, il faudrait admettre que Brunet aurait utilisé, lors de la rédaction de la deuxième version du texte, un manuscrit contenant plusieurs fautes, même graves (c'est-à-dire les fautes provenant de l'archétype et omniprésentes dans la tradition). Malheureusement, l'article de Beltrami (écrit en italien) n'a pas eu l'accueil qu'il méritait et une partie de la bibliographie continue à répéter la vieille thèse de Carmody.

Au cours du séminaire, les points clés du raisonnement de Beltrami ont fait l'objet d'une analyse approfondie accompagnée de l'étude de quelques manuscrits non pris en compte par le savant. Il a été ainsi possible de classer plusieurs témoins qui n'avaient pas fait l'objet d'une collation de la part de Beltrami dans l'un ou dans l'autre des deux ensembles de manuscrits qui se dégagent au sein de la tradition et qu'il semble désormais judicieux d'appeler « 1^{re} tradition » et « 2^e tradition » (au lieu de 1^{re} et 2^e rédaction). Entre autres, la famille Δ (qui présente, elle, une forme mixte, puisqu'elle appartient à la « 1^{re} tradition » mais porte les traces d'une contamination avec la « 2^e tradition » et contient, en plus, de nombreuses interpolations qui lui sont propres) a été augmentée de six témoins parmi lesquels les mss de Naples, Biblioteca Nazionale, I.G.17, Udine, Archivio di Stato, 150 et le fragment de New York, Columbia Univ., Butler Libr., Plimpton Collection 280 tous du XIV^e s. Les deux premiers, copiés par des scribes italiens, ont fourni l'occasion pour un développement consacré à la scripta utilisée pour la copie de manuscrits en langue d'oïl dans la péninsule.

Une attention particulière a ensuite été réservée à des aspects spécifiques de la tradition, tels l'interpolation de quelques chapitres du *Tresor* dans d'autres textes français médiévaux. Dans au moins trois cas, ces interpolations concernent des textes composés

ou copiés dans les États latins d'Orient. Lors du séminaire il a été suggéré que la source des chapitres interpolés dans la traduction par « maystre Harent d'Antioche » des *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury est à chercher dans une famille de manuscrits du *Tresor* dans laquelle on trouve le ms. *H*² (Berlin, Kupferstichkabinett, Hamilton 78 A.9), copié à Chypre. Les chapitres d'argument politique du *Tresor* 3.75, 3.74 ont été interpolés dans une branche spécifique (d'origine chypriote) des *Assises de Jérusalem* de Jean d'Ibelin probablement à partir d'un manuscrit appartenant à une famille qui compte parmi ses témoins le ms. *D*² (Oxford, Bodleian Library, Douce 319), copié en Terre sainte. La même famille constitue la source probable de l'interpolation de quelques chapitres du *Tresor* dans un témoin du *Roman d'Alexandre en Prose*, le ms. Stockholm, Kungliga biblioteket, Vu 20 qui aurait pu avoir été copié, lui aussi, en Outremer.

D'autres interpolations concernent des textes originaires du nord de l'espace d'oïl. Comme démontré par Ruhe 1969, un florilège du *Livre II* du *Tresor* a été inséré dans la *Chronique dite de Baudouin d'Avesnes* ou *Tresor de sapience* (vers 1284). Il a été possible de démontrer, lors de collations effectuées pendant le séminaire, que le florilège interpolé dans deux manuscrits (mss *Q* *Q*²) du *Livre du gouvernement des roys et des princes* (la traduction par Henri de Gauchi du *De regimine principum* de Gilles de Rome) et étudié par G. Scala dans un article récent (*Vox romanica*, 81 [2022]), correspond à celui inclus dans le *Tresor de sapience*. Enfin, à partir du constat que le *Gouvernement des princes* a été à son tour interpolé à l'intérieur du *Livre III* du *Tresor* dans le ms. *K* (Paris, BNF, fr. 566) copié à Liège au début du xiv^e s., il a été possible d'émettre une hypothèse concernant le commanditaire du manuscrit. Il s'agirait de Thibaut de Bar, prince-évêque de Liège dans les années 1302-1312, féru de littérature vernaculaire et dédicataire des *Vœux du paon* de Jean de Longuyon. L'enluminure qui au f. 205rb ouvre l'interpolation du *Gouvernement* représente un roi, accompagné par un haut prélat (Thibaut?) et par deux autres personnages. Le vêtement du premier porte les armes des ducs du Brabant, celui du deuxième les armes des comtes du Luxembourg. Jean II, duc de Brabant et de Limbourg entre 1294 et 1312, était un allié de Thibaut de Bar. Quant au comte du Luxembourg, représenté sous les traits d'un jeune homme, il pourrait s'agir du futur Henry VII, avant son investiture impériale à Rome en 1312. Ce fut pendant ce voyage que Thibaut, qui l'accompagnait, trouva la mort en 1312.

Pour la partie du séminaire consacrée à la langue d'oc, a été d'abord étudiée la traduction de quelques chapitres du *Livre dou Tresor* à l'intérieur du *Livre I* de la seconde rédaction en prose des *Leys d'Amors* composée vers 1355 par Guilhem Molinier à la demande de l'Académie du *Gai saber* de Toulouse. Comme l'a déjà vu J. Anglade (1919-1920), la source de certains des chapitres consacrés à la présentation du système des sciences et de l'art de la rhétorique se trouve dans le *Tresor* de Brunet Latin. Le système des sciences est comparé par Guilhem Molinier à celui de Philippe Éléphant, professeur à l'université de Toulouse. L'étude des choix lexicaux et stylistiques effectués par Guilhem dans sa version a été accompagnée d'une tentative d'identification de la branche de la tradition à laquelle appartenait le manuscrit utilisé pour la traduction. Un indice particulier suggère qu'il s'agit d'un témoin de la « 2^e tradition ». En correspondance avec la liste des métiers mentionnés dans le *Tresor* 1.4.6 « ce sont *fevres*, drapiers, corduaniers, et [c]es autres mestiers qui sont besoignables a la vie des homes », on lit dans les *Leys*,

1, p. 80 : « cum son li drapier, sabatier, *sartre*, pelicier e mant autre menestral per necessitat de la vida de las gens. » La variante *sartre* correspond à la leçon *sueurs* qu'on retrouve dans les manuscrits de la « 2^e tradition ».

Quelques séances ont ensuite été consacrées à un exercice de critique textuelle appliqué aux trois traductions occitanes de la *Legenda aurea*, dont la plus ancienne est une traduction du catalan. Une transcription des témoins de la *Vie de saint Georges* a mis en évidence, dans le cadre d'une traduction commune, la proximité des manuscrits *B C*. Un relevé des catalanismes présents dans le manuscrit *A* a fourni l'occasion pour quelques considérations sur les conditions de contact entre occitan et catalan dans plusieurs manuscrits hagiographiques et religieux des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.

Un commentaire avant tout grammatical de la chanson d'Uc de la Bacalaria (fin XII^e – début XIII^e s.) BdT 449.5 *Ses totz enjans e ses fals'entendensa* (manuscrits *C, f*) a fait l'objet des conférences consacrées à l'initiation à la lecture de l'occitan des Troubadours.

M. Lino Leonardi, professeur de philologie romane à la Scuola Normale de Pise, directeur d'études invité, a tenu quatre conférences dans le cadre des séminaires de M. F. Zinelli les 8, 15, 22, 29 mars 2023, au titre global de « L'affaire *Mort Artu* : l'édition des romans arthuriens en prose, enjeux et perspectives ».

M. Leonardi a proposé une réflexion sur les nombreux problèmes posés par l'édition de la *Mort le roi Artu* (XIII^e s.), le roman de clôture du cycle du *Lancelot-Graal*. L'édition de ce texte, conservé par une quarantaine de manuscrits, se prête bien à la discussion des problèmes d'ordre méthodologique soulevés par la tradition foisonnante des romans arthuriens en prose, ainsi que par leur mise en cycle. Il n'est plus possible de se contenter de décrire les différents états textuels liés à la circulation de ces romans, sans vouloir comprendre comment on est passé d'un état à l'autre. Il faudra ainsi essayer de saisir, par l'élaboration d'hypothèses d'ordre stemmatique, la valeur de chaque témoin afin de comprendre comment ces cycles ont pu se mettre en place.

La première conférence (« Une histoire d'éditions, un siècle de philologie ») partait du constat que la valeur littéraire incontestable de la *Mort Artu* est à l'origine de nombreuses éditions : à partir des éditions complètes de l'ensemble du cycle *Lancelot-Vulgate* (Sommer 1913, Speer 2009) aux éditions individuelles du roman préparées selon des principes différents : éditions basées sur un seul manuscrit (Bruce 1910, Moore Willingham 2007) ou sur un manuscrit de base (Baumgartner-de Medeiros 2007), ou enfin sur un examen plus large de la tradition (Frappier 1936, Hult 2009). L'analyse des critères éditoriaux adoptés, tout en nous permettant de mesurer les différences entre les textes critiques disponibles, montre bien l'évolution, ou parfois l'involution, de la méthode philologique appliquée à la littérature en ancien français.

La deuxième conférence (« Qu'est-ce qu'une faute, dans un roman en prose ? ») a pris comme point de départ le constat que les différentes solutions textuelles proposées par les éditeurs de la *Mort le roi Artu* reposent largement sur les choix effectués par Jean Frappier dans son édition de 1936. Un aspect crucial de ce travail réside dans la tentative de classer les manuscrits en appliquant le concept de faute à la tradition manuscrite d'un texte en prose. La tentative de Frappier a fait l'objet de plusieurs discussions, précisément à cause de la difficulté de définir la nature intrinsèquement fautive des variantes, sans qu'un modèle d'analyse alternatif ait été proposé pour autant. Un nouvel examen

de la question, reposant sur une comparaison avec la tradition d'autres textes arthuriens en prose, nous permet de nous interroger d'une manière articulée sur la possibilité de détecter des fautes sûres dans ce type de textes, tout en reprenant, sur des bases nouvelles, la définition du cadre généalogique de la tradition du roman.

La troisième conférence (« Typologie de la réécriture, XIII^e-XV^e siècles ») a pris en considération les réécritures et remaniements dont le texte a fait l'objet tout au long de sa réception dans des milieux même très différents et sur une diachronie allant du XIII^e à la fin du XV^e siècle. Si les fautes communes repérées dans la tradition ont une importance cruciale pour le classement des manuscrits, ce sont les variantes qui présentent un intérêt primaire pour la transmission des textes médiévaux. Dans la quarantaine de témoins qui nous ont transmis le roman, on apprécie des procédés de variation multiples. L'analyse typologique de cette dynamique, de la micro-variation lexicale et syntaxique aux interpolations d'une plus grande ampleur, est à mesure de nous offrir une image stratifiée des niveaux de sens et des registres auxquels le lecteur de la *Mort le roi Artu* est confronté.

La quatrième conférence (« Comment éditer la *Mort le roi Artu* »), enfin, a abordé la question de savoir comment une édition critique peut apporter une solution concrète à un problème aussi complexe que celui posé par la tradition manuscrite de la *Mort le roi Artu*. Au-delà du débat méthodologique suspendu entre les raisons de la conservation et celles de la reconstruction, entre manuscrit de base et stemma, on peut croire qu'une édition critique est à mesure de représenter la diachronie du texte médiéval. Elle fournit les éléments permettant de formuler des hypothèses sur la dynamique de l'évolution textuelle, et d'offrir, en même temps, au lecteur une interprétation raisonnable de la masse des variantes présentes dans la tradition. L'édition doit en même temps tenir compte des raisons de la philologie et de celles du lecteur de textes médiévaux, en répondant à la nécessité de produire un texte fiable pour l'un des plus beaux romans de la littérature médiévale.